

cieux de l'affection naissante, qu'on appelle la lune de miel. Mais il passe vite aussi de la naïveté confiante aux soupçons légers, prompts et pourtant tenaces. Il croit à la trahison, comme il croit à l'amitié, sans ombre de preuves, sur la foi d'apparences souvent trompeuses : un regard effrayant, surpris dans les yeux d'un ennemi imaginaire, lui révèle toute une suite de machinations et de complots¹. C'est le même caractère qui évolue ainsi de la confiance au soupçon, et, en évoluant, il ne se dément point, il continue à se répandre en élans passionnés et aveugles².

L'impressionnabilité offre encore une autre particularité. Qualitativement, elle est variée et nuancée à l'infini; quantitativement, elle ne comporte pas de degrés : le sujet impressionnable éprouve, avec la même intensité, les émotions les plus diverses. Il se rend malheureux pour des motifs ridicules; il supporte aussi peu une contrariété qu'un malheur. Tous ses sentiments revêtent

1. Voir, dans les *Confessions*, ses relations avec Hume.

2. Le caractère défiant et soupçonneux, qui s'observe chez Rousseau à tous les âges de sa vie, ne fait que s'accroître avec les années. Rousseau qui, dans sa jeunesse, ouvre son cœur à tant de camaraderies suspectes, devenu vieux, ferme son cœur aux amitiés dévouées, et outrage ses bienfaiteurs.

On ne compte plus ses brouilles (avec Diderot, Grimm, etc.) ses ruptures (avec M^{me} d'Epinaï, etc.).

la forme de l'absolu. C'est parce qu'il est impressionnable en ce sens et à ce degré que le timide redoute l'opinion de toutes personnes, et la redoute en toutes choses, et en toutes choses, pour bien dire, également. Les motifs d'intimidation varient, non leur force et leurs effets. C'est pourquoi les timides les plus intelligents peuvent tomber dans la niaiserie et l'enfantillage. Il faut à Stendhal, « pour n'être pas timide, un habit et de l'argent ». Un ridicule léger, tout extérieur, fait souffrir autant ou plus qu'un travers d'esprit, un travers d'esprit qu'un défaut de caractère ou un vice. « Ce n'est pas ce qui est criminel, remarque Rousseau, qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux. » La timidité est une crainte déplacée et mesquine, hors de proportion avec son objet. De là le dépit qu'elle cause à celui qui l'éprouve. La raison saine du timide juge sévèrement ses impressions maladroites; il s'indigne de n'être pas au-dessus de contrariétés misérables, il ne pardonne pas sa puérité à sa souffrance. De là aussi les jugements faux qu'on porte sur le timide : on le croit vaniteux, parce qu'il pousse la crainte de déplaire jusqu'à la manie et au scrupule; en réalité la vanité se greffe sur cette exaspération de la sen-

sibilité et contribue à l'accroître, mais elle ne la produit point.

En résumé, le timide est un impressif et un impulsif. Il est à la merci de ses nerfs. Il est avide de sympathie et douloureusement sensible à l'antipathie ou seulement au manque de sympathie. Il ne commande point à ses émotions : il les désapprouve, les condamne et ne peut s'en défaire. Il sait que ses motifs de croire à l'antipathie des autres et de s'en affliger ou de la craindre sont déraisonnables et souvent ridicules ou mesquins, mais sa volonté et son jugement sont sans prises sur ses sensations. Au point de vue affectif, il est un enfant.

II

L'impressionnabilité, à laquelle nous avons rattaché la timidité, peut s'appeler d'un autre nom, l'*humeur*. L'humeur s'oppose au caractère, entendu comme un ensemble de dispositions définitivement acquises. Elle ne sait point se fixer, elle ne sait point se contenir. Elle prend toutes les formes et passe immédiatement de l'une à l'autre; et, en chacun de ses accès, elle est impé-

rieuse, tyrannique. Un tempérament livré tout entier à ses impulsions passagères, voilà l'humeur.

On relève de l'humeur chez tous les timides. Rousseau, en particulier, la note comme « une des singularités de son caractère¹ ».

L'humeur étant incertaine, variable, la timidité, qui est une de ses formes, sera accidentelle, passagère. Elle aura beau devenir fréquente, elle restera toujours inattendue et nouvelle. Rousseau en fait la remarque : on ne sait jamais quand on sera intimidé ni si on doit l'être. Pourquoi est-on

1. « Cette singularité, dit-il, a eu tant d'influence sur ma conduite qu'il importe de l'expliquer : J'ai des passions très ardentes, et tandis qu'elles m'agitent, rien n'égale mon impatience; je ne connais plus ni ménagement, ni respect, ni bienséance; je suis cynique, effronté, violent, intrépide: il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraie; hors le seul objet qui m'occupe, l'univers n'est plus rien pour moi. Mais tout cela ne dure qu'un moment, et le moment d'après me rejette dans l'anéantissement.

« Prenez-moi dans le calme; je suis l'indolence et la timidité même; tout m'effarouche, tout me rebute; une mouche en volant me fait peur; un mot à dire, un geste à faire épouvantent ma paresse; la crainte et la honte me subjuguent à tel point que je voudrais m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir, je ne sais que faire; s'il faut parler, je ne sais que dire; si l'on me regarde, je suis tout décontenancé. Quand je me passionne, je sais trouver quelquefois ce que j'ai à dire; mais dans les entretiens ordinaires, je ne trouve rien, rien du tout; ils me sont insupportables, par cela seul que je suis obligé de parler. » (*Confessions*, part. I, liv. I.)

à l'aise? Pourquoi ne l'est-on pas? Nul ne peut le dire. Affaire d'impression et de nerfs!

« Comment, dit Rousseau, racontant sa première entrevue avec M^{me} de Warrens, comment en approchant pour la première fois d'une femme aimable, polie, éblouissante, d'une dame d'un état très supérieur au mien, dont je n'avais jamais abordé la pareille,... comment me trouvais-je à l'instant aussi libre, aussi à l'aise que si j'avais été parfaitement sûr de plaire? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle du premier jour, du premier instant, les manières faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avais dix ans après, lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel¹? »

Tout timide a ses bonnes fortunes, je veux dire ses moments de hardiesse. Rousseau aime à conter les siennes. Pris à l'improviste, il adressa une fois au Sénat de Berne une harangue très bien tournée.

« Pour un homme aussi honteux, parler non seulement en public, mais devant le Sénat de

1. *Confessions*, part. I, liv. I.

Berne, et parler impromptu, sans avoir une seule minute pour se préparer, il y avait là, dit-il, de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. » Mais, ajoute-t-il, « quelle différence dans les dispositions du même homme ! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieil ami M. Roguin, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avais donnés à la bibliothèque de cette ville. Les Suisses sont grands harangueurs ; ces messieurs me haranguèrent. Je me crus obligé de répondre ; mais je m'embarrassai tellement dans mes réponses et ma tête se brouilla si bien que je restai court et me fis moquer de moi¹. »

La timidité est donc intermittente. De plus, l'humeur, à laquelle elle se rattache, ne diffère pas seulement, mais encore se contredit d'un moment à l'autre. Le timide, avons-nous dit, ne l'est pas toujours, il passe par des alternatives de crainte et d'audace, et, comme il est extrême en tout, ou il paie d'effronterie ou il meurt de honte. Rousseau, « timide et impertinent, honteux et cynique² », n'est pas un être d'exception. Dans tout timide il y a un effronté au moins latent.

1. Ouv. cité, part. I, liv. IV.

2. Chuquet, *J.-J. Rousseau*, p. 177.

Quelqu'un, à qui l'entrée dans un salon donne des suffocations et des battements de cœur, m'écrit : « S'il m'arrive de me rasséréner complètement au cours d'une visite, je deviens à l'instant ou plutôt je deviendrais, si je n'y mettais bon ordre, presque trop familier. » Les êtres contraints ont leurs heures d'épanouissement, de gaieté éblouissante, de verve malicieuse et gamine. Un timide qui se met à l'aise s'y met complètement : on ne le reconnaît plus, et c'est en effet un autre homme. Il était renfrogné, gauche, silencieux : il devient naturel, aisé, a des réparties vives et des mots heureux. Il se retenait, il se laisse aller ; il surveillait ses gestes, ses paroles ; il est dégagé et vif dans ses mouvements, libre dans son langage ; *dicenda tacenda loquitur* (Horace). Tous les timides ont de ces métamorphoses, de ces changements à vue. Rousseau est tour à tour grognon et enjoué, stupide et brillant. Il a une bouderie maussade et des enfantillages charmants. Qu'on relise dans les *Confessions* le récit de la journée passée avec M^{lle} de Graffenried et M^{lle} Galley, et celui des badinages avec M^{me} de Warrens. De même, tous ceux qui connaissent Amiel et son « froid timide ¹ » s'étonneront

1. Expression de Stendhal.

d'apprendre qu'il ait été le Socrate de ces « débauches platoniciennes », faites de promenades au grand air et de libres causeries, qu'avaient organisées chaque jeudi, à Salève, Schéerer et ses amis. « Amiel n'était pas, dit Schéerer, de fondation de nos jeudis; mais quand il se joignait à nous, c'était une fête. Il jetait l'imprévu à travers tous les graves propos. Il nous animait de son entrain¹. » Ainsi, le timide est l'envers d'un audacieux. La timidité étant une forme de l'humeur et l'humeur elle-même étant par nature inégale, le timide est naturellement à la fois réservé et indiscret, contraint et osé, tel enfin qu'on nous décrit Rousseau « difficile à ébranler comme à retenir, et dépassant les autres

1. Amiel, *Fragments d'un journal intime*, Préface, XXI. Cf. ce que l'éditeur de Mme Récamier rapporte de Chateaubriand, dont la solennité et la marque habituelles n'étaient que le masque d'une timidité profonde. « Lorsque, libre de tout regard étranger, entouré seulement des personnes pour lesquelles il avait de la bienveillance et dont l'affection lui était connue, il se livrait à sa vraie nature et était tout à fait lui-même, l'entrain de sa conversation, qui souvent touchait à l'éloquence, la gaieté de ses saillies, ses bons rires donnaient à son commerce habituel un incomparable agrément. Personne n'était plus que M. de Chateaubriand dans l'intimité simple et bon enfant. Mais il suffisait de la présence d'un étranger, et quelquefois d'un mot seulement, pour lui faire reprendre son masque de grand homme et sa raideur » (cité par Doumic : *les Dernières années de Chateaubriand*, *Rev. des Deux Mondes*, 1903, p. 447).

une fois qu'il est en train, ... d'abord expansif et cordial, puis soupçonnant et farouche¹ ».

Si l'analyse qui précède est exacte, on devrait avoir une double raison de se rassurer contre la timidité. En effet, on peut se dire d'une part qu'on ne connaît jamais bien les sentiments des autres, qu'on est réduit à les deviner et qu'on les devine mal et par suite que c'est souvent à tort qu'on redoute leur antipathie; d'autre part, qu'on ne connaît pas mieux sa propre humeur, qu'on a souvent plus de courage qu'on ne croit, et qu'on se découvre à l'occasion une aisance sur laquelle on ne comptait pas. Mais ou le timide ne raisonne pas du tout ou il raisonne autrement. Il lui semble que s'il était fixé une bonne fois sur la sympathie ou l'antipathie des autres, il en prendrait son parti; mais justement il ne peut jamais l'être, parce qu'il se laisse aller à ses impressions, parce qu'il ne juge ni ne raisonne, et que toujours chez lui, comme dit Stendhal, « la *sensation* l'emporte sur la *perception* ». Il ne saurait avoir l'esprit en repos, parce qu'il dépend de l'opinion des autres, et qu'il ne juge de cette opinion que par des impressions légères et qui peuvent changer. Le

1. Chuquet, *ouv. cité.*

timide ne jouit pas même pleinement de ces moments de détente où il est confiant, à l'aise, où il a de la verve et de l'entrain. Il sent qu'il subit alors le caprice de son humeur, et n'est point dans une disposition à jamais acquise, dans un état vraiment naturel. La timidité, comme dirait Pascal, est d'autant plus troublante qu'elle ne nous trouble pas toujours. L'insécurité complète consiste à se défier de soi-même et des autres, sans savoir au juste sur quoi se fonde cette défiance et jusqu'où elle doit aller. Lorsqu'il prend conscience de la mobilité de son humeur, le timide doit se sentir plus malheureux en un sens qu'en pleine crise d'intimidation : il découvre en effet alors la cause profonde de son mal, il en mesure l'étendue. Il conçoit comme toujours possible le retour de ses folles et insurmontables angoisses, il perd toute foi en lui-même. Mais n'étudions pas encore cette aggravation de la timidité qui naît des réflexions que le timide fait sur lui-même.

De ce que la timidité est une forme de l'humeur, il suit encore qu'elle se produira à n'importe quel moment, qu'elle ne sera pas seulement le saisissement causé par la vue des personnes présentes, qu'elle sera encore une frayeur anticipée ou rétrospective.

En effet on est souvent timide avant la lettre, par crainte de l'être, par pressentiment. On est par exemple dans les transes au sujet d'une visite à faire. Or l'entrevue redoutée a lieu, et ne cause point d'émotion. C'est que la nécessité d'agir nous rend notre force et nos moyens, fouette notre courage. D'ailleurs les émotions s'épuisent : la timidité n'est plus, n'a plus où se prendre, par cela seul que l'appréhension a été trop forte, ou seulement a trop duré.

En revanche, l'intimidation se produit quand on s'y attend le moins : on est déconcerté par des personnes qu'on abordait sans crainte ; on est tout d'un coup et pour un rien saisi d'une émotion dont on ne peut se défendre ; les jambes fléchissent, la vue se trouble, la parole s'embarrasse ; on était tout flamme, et l'on se trouve glacé.

Enfin il y a une timidité qui est la réaction du laisser-aller ou de la trop grande aisance. Cette timidité est le mouvement d'effroi et de recul qui suit les coups d'audace, la honte qui succède à un mot trop spontané et trop vif, à un accès de naturel et à un emportement de franchise.

La timidité est donc une peur irraisonnée qui se produit avant d'agir, au moment d'agir ou même après l'action, quand celle-ci, née d'une

impulsion soudaine, apparaît après coup à la conscience comme gauche, déplacée, et cause alors un refroidissement subit.

En résumé, si l'on veut comprendre la timidité, il faut la considérer, non comme un fait distinct, en lui-même complet, mais comme une particularité accidentelle de l'impressionnabilité ou de l'humeur. La timidité n'est pas une entité morbide, mais un symptôme ou un effet d'une maladie du vouloir et des sentiments. Elle est la défaillance soudaine et passagère d'un tempérament nerveux, porté à l'extrême; elle est liée à l'élan, à l'audace, à la confiance et à l'entrain; elle est la réaction de ces états. Elle n'est point un caractère, mais une disposition, et une disposition variable. Elle apparaît chez les êtres doués d'une sensibilité ardente, dérégulée, et d'une volonté faible. Il n'y a point proprement, à l'état naturel, de *timidité*, il n'y a que des accès d'*intimidation*.

CHAPITRE IV

LA TIMIDITÉ RÉFLÉCHIE ET SYSTÉMATIQUE

- I. — La timidité provoque le repliement sur soi ou la réflexion. — La réflexion est le dédoublement du moi, à savoir le dédoublement du moi *individuel* et du moi *social*, du moi *sentimental* et du moi *pensant*. — La réflexion est d'abord utilitaire, puis désintéressée : elle s'applique à la timidité, d'abord pour la guérir, puis pour l'étudier.
- II. — Effets de la réflexion sur la timidité. — 1° Celui qui vit en lui-même devient romanesque : ses sentiments s'exaltent et se raffinent. — 2° Il se fait honneur de sa timidité, érigée par lui en *maladie de l'idéal*. — Le raisonnement de l'absolu : *tout ou rien*. — Exemples de ce raisonnement. — Le raisonnement de l'absolu est un *sophisme de justification*. On trouve à la timidité une excuse honorable, puis on prend cette excuse pour une raison. — 3° En réalité l'idéal est une forme plus ou moins

applicable aux objets réels, et que le timide applique à des objets quelconques.

III. — Mais le timide ne se maintient pas sur les hauteurs de l'idéal. Il faut distinguer ses principes et sa conduite. En fait, il est humble, facile à contenter, sociable à sa manière, porté aux camaraderies intimes et aux confidences. Son caractère est fait de contrastes. La timidité est proprement la chute de l'idéal. — L'analyse, en un sens, exalte, en un autre, dessèche les sentiments. Mais le timide réagit contre l'exaltation romanesque et contre les effets dissolvants de l'analyse. — Comparaison de la timidité réfléchie et de la timidité spontanée.

Comme on distingue, dans la connaissance, la *matière* et la *forme*, on pourrait distinguer, dans les sentiments, la part du tempérament ou de l'instinct, et celle de la réflexion. Nous avons ramené la timidité à ses éléments simples et naturels; nous allons chercher tout ce que la réflexion y ajoute.

Mais il faut d'abord montrer comment la réflexion elle-même naît et se développe à la suite de la timidité, et en quoi elle consiste.

I

Le timide est condamné à l'isolement moral : ne sachant point sympathiser avec les autres, il

rentre en lui-même et vit dans ses pensées. Cet isolement, il le subit d'abord comme une fatalité de sa nature, puis il en contracte l'habitude, et finalement il s'y complaît. Il prend le goût de la réflexion ou de l'analyse intérieure. Il devient égotiste. Toutefois le besoin de société fait si bien partie de la constitution de l'homme que le timide se dédouble, si j'ose dire, pour ne pas rester seul, qu'il se fait tout ensemble spectateur et acteur du drame de sa vie, et qu'il cherche et trouve en lui-même la sympathie qui lui manque au dehors. Pour se placer au point de vue du subtil et ingénieux Adam Smith, ce qu'on appelle la réflexion, c'est proprement le dédoublement du moi

Le dédoublement du moi revêt lui-même plusieurs formes, ou comporte plusieurs degrés.

On remarque d'abord, chez le timide, le dédoublement du *moi individuel* et du *moi social*. Tandis qu'il parle et agit comme les autres hommes, le timide garde sa pensée personnelle, ses sentiments intimes. Il ne ressemble pas aux autres, il n'en est pas compris; bientôt même il ne cherche plus à l'être. Il lui plaît de mener une vie cachée; sa devise est celle de Descartes : *bene vixit, bene qui latuit*; il aime à se réfugier dans cet asile impénétrable du cœur que rien ne peut violer; il

est fier d'être entièrement lui-même et jaloux de le rester.

En même temps qu'il fait ainsi deux parts de sa vie, qu'il joue, bien ou mal, dans le monde son rôle de parade, et s'applique seulement vis-à-vis de lui-même à être vrai et sincère, le timide exerce, dans le développement de sa vie personnelle elle-même, sa faculté ou sa manie de dédoublement. Dans son for intérieur, il mène encore de front deux vies : la vie vécue et la vie pensée, la *sensation* et la *perception* (Stendhal). Il se forme en lui, à côté du moi sentimental, naïf et spontané, tout élan et tout flamme, un moi réfléchi, froid et raisonneur, souvent ironique, qui suit en détaché et en curieux les passions de l'autre.

Ce qu'on appelle l'analyse psychologique est ainsi une triple objectivation. Le *moi individuel*, dégagé des influences sociales et constitué à part, avec ses pensées et ses sentiments intimes, est posé comme une entité indépendante, et opposé, d'une part, au *moi en quelque sorte extérieur*, figurant de la comédie sociale, et de l'autre, au *moi pensant*, spectateur indifférent et juge désintéressé des émotions vraies du moi individuel et du rôle appris du moi extérieur. L'analyse psychologique ne se confond donc point avec la conscience; elle

n'est point une opération simple et immédiate, une donnée première, mais une acquisition tardive, une construction artificielle de la vie mentale.

On en peut suivre, chez le timide, l'évolution et les progrès.

Le timide, cela va de soi, n'a pas par nature la vocation ni le don psychologiques. Mais il acquiert peu à peu, sans y songer, l'un et l'autre. A l'origine et pendant longtemps, il ne rentre en lui-même que pour penser aux affronts qui résultent pour lui du contact des autres, pour s'en affliger, ou au contraire pour trouver des raisons de s'en consoler, et chercher les moyens de se corriger et de s'enhardir. Ainsi la timidité engendre la réflexion, mais non pas d'abord la réflexion pure et désintéressée; le timide appelle le raisonnement à son aide pour combattre ses sentiments¹. Mais il vient un moment où il ne lutte plus, où il s'abandonne. Alors il cherche des excuses à sa timidité; il essaie de se prouver d'abord qu'elle est invincible, puis qu'elle est légitime. S'il réussit à se persuader cela, il ne cessera pas de s'intéresser à sa timidité, mais il s'y intéressera

1. Le Journal de Stendhal contient une analyse remarquable de la timidité, faite à ce point de vue.

autrement, comme à un cas; il y prendra un intérêt d'étude. La réflexion aura alors cessé d'être un moyen d'hygiène morale, et sera devenue une curiosité psychologique.

Appelons analyse la réflexion parvenue à ce degré. L'analyse n'est point la simple lumière que projette la réflexion sur les états psychiques, mais l'interprétation que l'esprit donne de ces états et les changements qu'il y introduit par là même.

II

Étudions les effets de l'analyse sur la timidité. L'analyse est le raisonnement appliqué, sous sa forme correcte, à comprendre, et sous sa forme sophistique, à justifier ce qu'on éprouve. Le timide qui s'analyse est presque toujours un sophiste.

La solitude, dans laquelle il s'enferme, influe sur le tour de ses pensées. Il n'est point en communion d'esprit avec les autres hommes, il suit sa voie sans s'inquiéter de leurs jugements, il leur devient étranger et leur paraît étrange.

Il prend la vie par le côté romanesque. Qu'est-ce que le romanesque en effet, sinon un mode de

penser *égotiste*, partant en désaccord avec les mœurs courantes et le sentiment commun? J'appelle par exemple romanesques des sentiments auxquels on se livre sans remords, justement parce qu'ils n'engagent point vis-à-vis des autres, et dont on s'enivre, à ce qu'on croit, sans danger, parce qu'ils restent internes et ne passent point dans les actes.

Quand on plane au-dessus de la vie sociale et qu'on se soustrait à ses exigences et à ses devoirs, quand on fait de ses sentiments un objet de délectation intérieure et de contemplation pure, il semble qu'on entre dans une vie nouvelle, aux horizons plus larges. Les pensées et les sentiments se déploient en toute liberté; la responsabilité morale ne pèse plus sur eux, et n'en retient plus l'essor.

C'est par le sentiment de son irresponsabilité que le timide se perd. Il cesse d'exercer une surveillance sur lui-même; il n'y a point d'émotions qu'il se croie défendues, qu'il se retienne d'avoir; il n'y a point pour lui d'états d'âme dangereux et malsains. Pendant que sa conscience morale s'endort, sa curiosité psychologique s'éveille. Il ouvre son âme à toutes les impressions, ne leur demandant point compte de leur valeur, heureux d'en

faire l'expérience, et occupé seulement d'en jouir. Enfermées dans la conscience, partant délivrées du joug des convenances sociales et ne relevant plus de l'opinion, ses passions développent toute leur puissance et se grisent d'elles-mêmes; elles deviennent emportées, fougueuses, et se croient grandioses et sublimes.

En même temps qu'elles prennent cette allure fière et hautaine, elles se subtilisent et se raffinent. Les émotions vagues et fugitives qui, dans la vie réelle, seraient refoulées ou remises à leur rang par des sentiments plus forts, grossies par la réflexion, prennent de la consistance et de l'éclat et trouvent de l'écho dans le silence de la vie intérieure.

L'exaltation et la subtilité des sentiments vont donc de pair dans l'âme du timide. Or ce sont là les traits de l'imagination romanesque, laquelle n'est elle-même que l'imagination du solitaire. La timidité produit l'isolement, lequel donne naissance à l'égotisme, et l'égotisme déforme les sentiments et fausse l'esprit. Tel est le sens psychologique de l'antique malédiction : *Væ soli!* Ajoutons que la personnalité, ayant pour base les instincts sociaux, le moi, qui veut se placer en dehors des conditions de la vie commune et se constituer

artificiellement dans l'individualité pure, perd en quelque sorte l'équilibre psychique, et reste anarchique. L'égotisme est un état contre nature et le caractère romanesque, qui en dérive, est, comme nous le verrons, incapable de se satisfaire, condamné à chercher éternellement sa voie, sans la rencontrer jamais.

Mais il faut démêler les effets multiples et divers de l'égotisme. Analysons tout d'abord le raisonnement par lequel le timide justifie sa timidité. Ce raisonnement pourrait s'appeler le *sophisme de l'absolu*.

La timidité, aggravée par la réflexion et érigée en système, a été fort bien définie « la maladie de l'idéal ». Le timide, qui philosophe sur son cas, professe pour la vie, à laquelle il se sent impropre, un dédain profond, d'ordre à part, et, pour ainsi dire, transcendant. Il n'accepte de la réalité que ce que sa raison orgueilleuse approuve et tient pour non avvenu tout ce qui reste au-dessous de ses conceptions absolues.

La maladie de l'idéal, dit Amiel, c'est « l'amour-propre infini, le purisme de la perfection, l'inacceptation de la condition humaine, la protestation tacite contre l'ordre du monde... C'est le

tout ou rien, l'ambition titanique et oisive par dégoût, la nostalgie de l'idéal, la dignité offensée et l'orgueil blessé qui se refusent à ce qui leur paraît au-dessous d'eux; c'est l'ironie qui ne prend ni soi ni la réalité au sérieux, par la comparaison avec l'infini entrevu et rêvé...; c'est peut-être le désintéressement par indifférence qui ne murmure point contre ce qui est, mais qui ne peut se déclarer satisfait; c'est la faiblesse qui ne sait pas conquérir et qui ne veut pas être conquise; c'est l'isolement de l'âme déçue qui abdique jusqu'à l'espérance¹. »

Tous les timides tiennent ce langage à la fois découragé et superbe. « En fait de bonheur et de jouissances, dit Rousseau, il me fallait *tout ou rien*... Le premier de tous mes besoins, le plus grand, le plus inextinguible, était tout entier dans mon cœur : c'était le besoin d'une société intime, *et aussi intime qu'elle pouvait l'être*². »

Ainsi le timide rêve une sympathie entière et, s'enchantant de ce rêve, dédaigne la réalité des sympathies communes. Il revêt d'une forme idéale les aspirations de son cœur, il élève si haut son désir qu'il le rend irréalisable, et se console ensuite

1. *Journal intime*, t. I, p. 103.

2. *Confessions*, part. I, liv. IX.

de ne point le satisfaire. La timidité, qui est l'incapacité de sympathiser avec autrui, devient, par un raisonnement spécieux, une sympathie trompée et qui en quelque sorte veut l'être, car elle veut être délicate, nuancée, exigeante, telle enfin qu'elle ne peut être satisfaite. Platon explique finement qu'on devient misanthrope pour avoir trop aimé les hommes, comme on devient misologue ou sceptique pour avoir trop cru à la vérité et à la raison. De même on deviendrait sauvage pour avoir trop compté sur la sympathie des hommes et ne l'avoir point rencontrée, au moins sous la forme parfaite. Le timide serait donc celui qui rêve une entière pénétration des esprits et des cœurs, et qui s'isole plutôt que de se sentir moralement dépaysé au milieu des hommes.

« L'homme vraiment sociable, dit Rousseau, est plus difficile en liaisons qu'un autre; celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauraient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchants sans penser à eux que de les voir et de les haïr... Celui qui ne connaît d'autre société que celle des cœurs n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles¹. »

1. Rousseau, *juges de Jean-Jacques*, 2^e dialogue.

Quand le timide raisonne ainsi, démêle-t-il bien les motifs vrais de sa timidité? Non; il commet un de ces « sophismes de justification dont le jugement prévenu finit par être dupe presque de bonne foi ». (Marion.) Il se donne des raisons pour persister dans sa timidité; il ne découvre point celles qui l'ont rendu timide. Il faut bien distinguer en effet les lois du développement de la timidité de celles de sa formation.

C'est le dépit secret et la mauvaise humeur qu'il ressent de son isolement qui rend le timide intransigeant et hautain, loin que ce soit son intransigeance qui l'isole. Mais il est vrai que l'humeur intransigeante, une fois née, contribue à fortifier la timidité : elle la rend irrévocable. Elle opère dans les sentiments du timide une révolution radicale : elle substitue au mouvement de honte qui lui est naturel un sentiment d'arrogance et de hauteur.

Le timide veut alors, ou, ce qui revient au même, se persuade qu'il veut la perfection en toutes choses. Il la veut pour lui-même, et il l'exige des autres. Il souffre personnellement de ne pas l'atteindre, et il dédaigne ceux en qui il ne la rencontre pas. Cette hantise de l'absolu, le vulgaire, qui ignore les nuances, l'appelle de l'orgueil.

Ne recherchons pas si cet orgueil est légitime, demandons-nous seulement s'il est naturel.

Remarquons d'abord que, si la timidité dérivait de la recherche de la perfection absolue, la disproportion serait vraiment trop grande entre la cause et l'effet. Mais de plus, chez le timide, l'aspiration à l'idéal ne se soutient pas et même se contredit.

Une aspiration à l'idéal, qui aboutit en fait au renoncement à l'idéal, ne peut être qu'une prétention. Cette prétention désarme par sa candeur et provoque un indulgent sourire, quand on considère les formes puériles que revêt communément la timidité. Le timide en effet vise la perfection dans les choses où il est ridicule de la chercher. Ainsi il rêve, comme Stendhal, la suprême élégance, une toilette accomplie, une fortune princière, la parfaite distinction des manières et de l'esprit, et il ne peut être rassuré à moins. « Je sens et je vois trop, dit Stendhal, quel est l'homme *parfaitement aimable*, pour avoir *une parfaite* assurance, tant que je serai éloigné de ce brillant modèle. Tel butor, dont toutes les actions ont des ridiculités, a toute l'assurance possible, *parce qu'il ne conçoit rien de parfait.* »

Quand par hasard il recherche la perfection

dans les choses sérieuses, le timide ne paraît pas plus raisonnable. Il sait en effet ou il croit que la perfection est incompatible avec la vie ; il devrait donc y renoncer ; il préfère renoncer à vivre. Mais, à vrai dire, il renonce à la perfection elle-même ; il lui voue un culte platonique et vain, qui est de l'idolâtrie consciente ; il ne croit en effet ni à la réalité présente de la perfection ni à sa réalisation à venir ; il la considère néanmoins comme le seul objet possible du devoir ; mais il prend prétexte de son inaccessibilité pour ne plus croire au devoir : tel l'athée, qui ne verrait dans l'incrédulité que l'immoralité permise.

Le timide déserte la vie humaine, ses joies et ses devoirs pour jouer, si j'ose dire, un rôle d'ange déchu. Ainsi par exemple Amiel ne conçoit pas le bonheur en dehors de l'affection, et il s'interdit l'affection par orgueil, ne voulant ni aimer ni être aimé à demi. Il dit de la vie de famille : « Elle m'attire, elle me fait besoin. Dans ce qu'elle a de ravissant, de profondément moral elle m'attire presque comme un devoir. Son idéal me persécute même parfois. Une compagne de ma vie, de mes travaux, de mes pensées et de mes espérances, un culte de famille, la bienfaisance au dehors, des éducations à entreprendre, les

mille et une relations morales qui se déroulent autour de la première, toutes ces images m'envièrent souvent. » Mais il se représente aussitôt « le mariage par bon sens, au rabais », il se détourne avec horreur de cette « profanation » et conclut : « J'appelle, j'attends le grand, le saint, le grave et sérieux amour, qui vit par toutes les fibres et par toutes les puissances de l'âme. Et si je dois rester seul, j'aime mieux emporter mon espérance et mon rêve que de mésallier mon âme ¹. » Qu'est-ce à dire sinon que le timide n'ose suivre les mouvements de son cœur, et se targue ensuite d'un renoncement hautain ? Qui ne croira qu'il se comporte devant la vie comme le renard de la fable devant les raisins ?

Mais au reste on sait combien aisément les prétentions deviennent sincères. Le timide se prend de bonne foi pour un ambitieux, et de fait il en vient à se repaître de la chimère d'un idéal lointain, irréalisable, qui lui tient lieu du réel manqué. C'est ici le cas d'invoquer le proverbe : Le mieux est l'ennemi du bien. On comprend qu'un philosophe ait pris pour devise : Exorcisons le fantôme de l'absolu ! et on serait d'esprit et de cœur avec lui,

1. Cf., dans les *Poésies de M^{me} Ackermann*, la pièce intitulée : *Renoncement*.

s'il avait eu exclusivement en vue le mal que l'absolu, ainsi entendu, peut faire aux âmes qu'il affole et subjugue.

Mais il faut considérer en lui-même ce besoin d'idéal ou d'absolu, si l'on veut en comprendre les effets. Un poète l'a ainsi défini :

Ce n'est point lâcheté, mais fougue involontaire,
Besoin d'essor, dégoût de tout ce qui périt,
Pur désir d'échapper à l'affreux terre-à-terre,
A ce joug du réel qui courbe et qui meurtrit ¹.

Serrons de près cette définition poétique. Si l'idéal est ce qui n'existe pas et ne saurait exister, l'aspiration à l'idéal, toujours trompée, ne peut manquer d'aboutir au découragement, à l'inaction. Le goût de l'idéal, n'étant que le dégoût du réel, doit naturellement produire la langueur du désir, l'anéantissement du vouloir, d'un mot, la timidité. Mais, d'autre part, il serait contradictoire qu'on s'attachât à l'idéal, s'il était reconnu vain. La pure chimère serait sans attrait. Par cela seul qu'il fascine les âmes, l'idéal doit avoir quelque réalité, au moins apparente. Il est sans doute une *forme*, non un *objet* de pensée. Mais il n'est pas une forme vide. Il s'attache toujours à quelque

1. M^{me} Ackermann, *Poésies philosophiques, l'Idéal*.

objet. Ce n'est pas proprement l'*idéal* que le timide poursuit, mais *tel idéal*, c'est-à-dire telle réalité revêtue de la forme idéale. Or, si l'idéal est une forme dont l'imagination revêt les objets réels, on conçoit que l'imagination puisse revêtir de cette forme tous les objets, même indignes, et que par exemple les deux noms de don Juan et de Pascal puissent se trouver unis dans la recherche de l'idéal ainsi défini ¹.

On l'a remarqué déjà, le timide a justement l'esprit ainsi fait qu'il applique la catégorie de l'idéal ou de l'absolu à toutes les fins sans exception que poursuit son désir. Ainsi il veut être également accompli dans sa mise, parfait dans ses manières et sublime dans ses sentiments. Et comme son ambition universelle et démesurée est toujours déçue, il prend au tragique ses déceptions mêmes. Quel que soit le personnage qu'il joue, son imagination le dramatise et le relève. Sa sauvagerie même prend de l'allure : elle devient l'humeur spartiate. Rousseau se drape dans son rôle de mécontent et de bourru.

(« Ma sottise et maussade timidité que je ne pouvais vaincre, dit-il, ayant pour principe la crainte

1. M^{me} Ackermann, pièce citée.

de manquer aux bienséances, je pris pour m'enghardir le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savais pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, *s'ennoblissait dans mon âme, y prenait l'intrépidité de la vertu; et c'est, j'ose le dire, sur cet auguste base qu'elle s'est soutenue, mieux et plus longtemps qu'on n'aurait dû l'attendre d'un effort si contraire à mon naturel¹.* »

Le timide, en un mot, se monte la tête; il est sincère à coup sûr, mais de cette demi-sincérité de ceux qui ne voient pas clair en eux-mêmes, et que j'appellerai une sincérité d'intention, non de fait. Il n'est pas ce qu'il croit être. De plus il ne demeure pas ce qu'il est. Son humeur outrancière ne se maintient pas; elle change d'objet et de nature.

Sa raideur a quelque chose de factice et de voulu. Elle est une attitude, ou, au moins, une tension, un effort. Quand il se laisse aller à sa nature, au lieu de se montrer intransigeant et hautain, il serait plutôt d'humeur accommodante et facile. En fait il est partagé entre deux aspirations contraires qu'il ne peut concilier et entre lesquelles il

1. *Confessions*, part. II, liv. VIII.

n'ose choisir : l'idéal l'attire et la réalité le tente. Il sait que son désir est vain, en tant qu'il revêt la forme idéale, laquelle est inapplicable à tout objet réel, et d'autre part, l'objet réel, auquel s'attache son désir, lui paraît méprisable et sans attrait, s'il ne revêt point cette forme idéale. Logiquement, il devrait tomber dans l'ataraxie; mais l'ataraxie est un état intenable. Il oscille donc de l'idéal au réel, sans pouvoir atteindre l'un ni se contenter de l'autre.

III

Cessons de considérer ce qu'il croit être et examinons ce qu'il est. On a vu que la timidité engendre l'égotisme, les raffinements de l'analyse, l'ambition romanesque ou l'élévation à l'absolu des sentiments. On va voir qu'elle tend également à produire et produit le plus souvent des effets diamétralement opposés.

Ainsi le timide paraît être un solitaire farouche et convaincu, que ne peut satisfaire l'imparfaite sympathie qui règne entre les hommes. En fait, ses besoins de sympathie ne sont pas si exigeants; la solitude lui pèse, et il l'évite à sa manière.

Il est humble autant qu'orgueilleux; bien plus, tandis que son orgueil est cérébral, son humilité est naturelle. Il est ambitieux en rêve, et modeste en fait. La vie se charge de le guérir de la maladie de l'idéal; elle fait fléchir à toute heure la rigueur de ses principes.

« *Tout ou rien!* dit Amiel. Ceci serait mon fond primitif, mon vieil homme. Et pourtant, pourvu qu'on m'aime un peu, qu'on pénètre dans mon sentiment intime, je me sens heureux et ne demande presque rien d'autre. Les caresses d'un enfant, la causerie d'un ami suffisent à me dilater joyeusement. *Ainsi j'aspire à l'infini et peu me contente déjà;* tout m'inquiète, et la moindre chose me calme... Je me suis souvent surpris à désirer mourir, et pourtant mon ambition de bonheur ne dépasse guère celle de l'oiseau : des ailes! du soleil! un nid! »

Rousseau dit de même que sa sauvagerie, qu'il appuyait sur des principes et dont il se faisait honneur, n'était au fond qu'un rôle que démentait sa nature. « Il est certain que, dans le particulier, je soutins toujours mal mon personnage, et que mes amis et mes connaissances menaient cet ours farouche comme un agneau. »

Les âmes romanesques, éprises de l'absolu, ne

peuvent jamais se consoler entièrement de leur brouille avec la vie. La solitude, dans laquelle elle s'enferment, leur est un malaise et une souffrance. Il se mêle du regret et de l'envie au dédain qu'elles affichent pour la vie réelle et les joies communes. Leur sublimité même leur pèse : elles épuisent vite le charme des beaux sentiments, et tombent dans le désenchantement et le dégoût. Elles restent « échouées », comme dit Clay, « en pleine apathie », et par apathie, il faut entendre « non pas l'absence de toute émotion, car dans ces occasions une sorte d'horreur remplace en nous les émotions actives », mais « l'absence de tout motif »¹.

En effet, si, en un sens, la vie solitaire exalte et raffine les sentiments, en un autre, elle les dessèche et en tarit la source. L'analyse est un dissolvant. « Le besoin de connaître, replié sur le moi, est puni, dit Amiel, comme la curiosité de Psyché, par la fuite de la chose aimée. » S'analyser, c'est oublier de vivre. Se regarder sentir, au lieu de se laisser aller à ses sentiments, c'est laisser échapper ses sentiments mêmes; c'est se duper à plaisir, fuir la proie pour l'ombre. « Mon

1. Clay, *l'Alternative*, p. 387, trad. Burdeau; Paris, Félix Alcan.

bon ami, dit Méphistophélès à Faust, la théorie est grise, et l'arbre de la vie est vert... Je te le dis, un drôle qui spécule est comme un animal qu'un esprit malin fait tournoyer sur l'aride bruyère, tandis que tout autour s'étendent de beaux pâturages. » Le timide ne raisonne pas autrement. Il revient de son idéalisme hautain, et se reproche de manquer la vie : « Pauvre cœur, dit Amiel, tu veux de la vie, tu veux de l'amour, tu veux des illusions, et tu as raison après tout, car la vie est sacrée.... Ah! vivons, sentons, et n'analysons pas toujours. Soyons naïfs avant d'être réfléchis. Éprouvons avant d'étudier. Laissons-nous aller à la vie! »

Les âmes les plus romanesques, les plus subtiles, ont donc des retours à la vie simple. Elles comprennent d'instinct la sagesse qui s'exprime en la page qu'on va lire, et sont portées à suivre les conseils qu'elle renferme :

« Surtout soyez naïf dans vos sensations. Qu'avez-vous besoin de les étudier? N'est-ce pas assez d'en être ému? La sensibilité est un don admirable; elle peut devenir une rare puissance, mais à une condition : c'est que vous ne la retournerez pas contre vous-même. Si d'une faculté créatrice, éminemment spontanée et subtile, vous

faites un sujet d'observations; si vous raffinez, si vous examinez, si la sensibilité ne vous suffit pas et qu'il vous faille encore en étudier le mécanisme; si le spectacle d'une âme émue est ce qui vous satisfait le plus dans l'émotion,... si vous mêlez l'analyse humaine aux dons divins,... il n'y a pas de limites à de pareilles perversités, et, je vous en préviens, cela est très grave. Il y a dans l'antiquité une fable charmante qui se prête à beaucoup de sens. Narcisse devint amoureux de son image; il ne la quitta point des yeux, ne put la saisir, et mourut de cette illusion même qui l'avait charmé. Prenez garde à cela, et, quand il vous arrivera de vous apercevoir agissant, souffrant, aimant, vivant, si séduisant que soit le fantôme de vous-même, détournez-vous¹. »

Dans le cas de la timidité, le danger de l'analyse, signalé ici, n'est peut-être pas si grand qu'on pourrait croire. Le besoin de vivre qui est dans l'âme du timide, résiste à l'apathie, au désenchantement, à tout le pessimisme qui naît de la réflexion. C'est d'abord que la nature en nous est toujours la plus forte : on s'étourdit, on se laisse reprendre à la vie réelle qu'on fait théoriquement profession de dédaigner. C'est ensuite

1. E. Fromentin : *Dominique*.

qu'on ne reste point dupe du romanesque, qu'on reconnaît, au vide que laisse dans l'âme la poursuite de l'idéal, l'illusion qu'il y a à le poursuivre, et aux effets destructeurs de l'analyse, la vanité de l'analyse.

La timidité produit la révolte des instincts qu'elle violente. Ainsi l'instinct de sociabilité qu'elle tend à détruire est plus fort qu'elle et se satisfait malgré elle. Le timide étouffe dans la solitude et trouve moyen d'y échapper. Le désir qu'il a de communiquer ses sentiments s'accroît de la difficulté qu'il éprouve à les communiquer. Plus ses sentiments se compliquent et se raffinent, plus il aspire à les faire partager. Quand la camaraderie lui manque, l'intimité lui est nécessaire. « Nous cherchons un être, dit Stendhal, avec qui nous puissions suivre tous nos premiers mouvements, sans songer jamais aux convenances. » Ce confident, dont il ne peut se passer, le timide le rencontrera toujours, ou croira le rencontrer. Il aura le goût de ces amitiés particulières qui sont un prétexte à épanchements intimes.

« Que je suis heureux, écrit Michelet à Poincot, d'avoir quelqu'un devant qui je ne rougisse pas de paraître ridicule... J'ai toujours senti vivement

cette douceur-là dans l'amitié. Il faut que je connaisse toute la vivacité de la tienne pour donner un libre cours à tout : aux déclamations, aux expressions forcées, qui seraient ambitieuses, si tout ceci n'était écrit pour un ami. Je laisse courir ma plume, je ne retiens rien. Tu me connaîtras ainsi tout entier. »

Il est à noter que dans le cas du timide, ce n'est pas l'amitié qui fait naître les confidences, c'est le besoin de confidences qui donne naissance à l'amitié. L'épanchement, en effet, n'est pas la preuve infaillible de l'affection; il en devrait être l'effet, il en est parfois la cause, quand il n'en est pas simplement l'apparence. Les camaraderies si vantées de la jeunesse sont souvent un échange de confidences naïves entre jeunes gens timides, qui se dédommagent dans l'intimité de leur réserve habituelle, de la gêne qu'ils éprouvent à se montrer tels qu'ils sont en public. Si la timidité rend solitaire, elle dispose donc aussi à la camaraderie et à l'amitié.

Le timide reste d'ailleurs en partie fidèle à son rêve d'une société idéale et d'une intimité entière. Il a besoin de croire parfaits ceux avec lesquels il se lie d'amitié, et il les croit tels tant que sa liaison dure. Il est donc un utopiste en affection,

mais il ne laisse pas d'avoir des affections réelles.

Si les affections réelles viennent à lui manquer, il se crée une société idéale, celle des livres, qui lui renvoient l'écho agrandi de tous ses sentiments, si subtils qu'ils soient, si romanesques qu'il les juge lui-même.

Dans l'atmosphère morale où il vit, entouré de livres ou d'amis de choix, le timide exagère l'originalité de son caractère, de ses penchants et de ses goûts, cultive son moi, et se rend chaque jour plus fermé, plus impénétrable aux autres, mais, en même temps, il échappe en partie à la solitude, il satisfait à sa manière ses besoins d'expansion et de vie sociale, et c'est par là qu'il se rend supportable à lui-même.

La timidité est donc un conflit de tendances contraires : elle est l'habitude et le goût de la vie solitaire, combattus par un ardent désir de sociabilité et d'épanchements intimes ; elle est la curiosité à l'égard de soi-même et le dégoût de soi-même ; elle est une analyse tout intérieure et une attention extrême donnée à l'opinion d'autrui ; elle est un orgueil profond et une souffrance secrète. D'un mot, elle est la poursuite vaine de l'idéal dans le réel, et le double désenchantement de la vie et du rêve.

En effet, le mépris exagéré du réel et le dégoût de l'idéal, loin de s'exclure, sont comme les oscillations extrêmes d'une même pensée. « Les âmes les plus délicates », incapables de se déprendre de l'idéal ou de l'absolu, sont portées, dit Secrétan, « au mépris le plus exagéré d'elles-mêmes, au plus affreux désespoir ». D'autre part, les mécomptes de l'idéal peuvent amener les âmes faibles à penser qu'elles n'ont qu'à s'abandonner aux plaisirs vulgaires, mais réels. Combien, même parmi les mieux intentionnés, « ont commencé par l'enthousiasme de la vertu, et ont fini par s'asseoir dans le cynisme et l'hypocrisie » ? Qui n'a « observé cette déclinaison ¹ » ? Le timide est exposé à ces chutes, n'étant point proprement un idéaliste, mais un romanesque, ne sachant pas étreindre la réalité, s'y attacher, et ne sachant pas non plus s'en détacher. Chez lui, le souffle de l'imagination éteint les émotions vraies et allume les désirs chimériques, le culte de l'idéal n'est qu'un amour du réel, sans cesse amèrement déçu, mais d'ailleurs persistant et susceptible de renaître sous des formes diverses.

1. Secrétan, *le Principe de la Morale*, Paris, Félix Alcan.

La timidité, sous sa forme spontanée, nous était apparue, non comme un tempérament, mais comme un des aspects d'un tempérament impressionnable, mobile, passant par des alternatives de découragement et d'élan, de crainte et d'audace, de réserve et de confiance. La réflexion n'a pas le pouvoir de changer cette humeur, elle n'arrive pas à la fixer; elle essaie la théorie, elle entreprend la justification des états successifs par lesquels passe le timide; elle ne peut expliquer et justifier la timidité elle-même; elle ne fait qu'accuser et mettre logiquement en relief les contradictions qu'elle enferme. La réflexion complique la timidité; mais la timidité spontanée et la timidité réfléchie présentent les mêmes caractères fondamentaux, et, dans leur évolution générale, sont soumises aux mêmes lois.

CHAPITRE V

LA TIMIDITÉ RÉFLÉCHIE ET SYSTÉMATIQUE (*suite*).

I. — Les simulations de la timidité. — La timidité est une bouderie vis-à-vis de soi-même et des autres. — Cette bouderie est agressive et défensive. — La bouderie agressive vis-à-vis des autres exprime, non l'antipathie à leur égard, mais le dépit de manquer leur sympathie et un mécontentement de soi-même. — La bouderie agressive vis-à-vis de soi-même exprime soit la honte qu'on éprouve de ses sentiments, soit la pudeur qui retient de les faire connaître, soit la crainte de les rendre mal, et, en général, une défiance des autres. — La bouderie défensive exprime, au lieu du dépit, le découragement du timide, se reconnaissant incapable de communiquer ses sentiments. Elle n'implique point nécessairement la honte de ces sentiments.

II. — Deux opinions en présence sur le timide : le timide a le goût de la simulation, il est sincère. — Leur conciliation : le timide est sincère vis-à-vis de lui-même, il manque de franchise vis-à-vis des autres.

Pour achever de comprendre la timidité, il faut la démasquer, percer à jour ses ruses, ses mensonges et ses défaites. La timidité est naturellement honteuse : la réflexion aidant, elle devient d'une dissimulation compliquée, pleine de subtilités et de détours : le timide ne donne pas seulement aux autres, il prend lui-même le change sur ses sentiments.

On peut dire qu'il boude les autres, qu'il leur en veut de pénétrer ses sentiments, et qu'il se boude lui-même, qu'il s'en veut de n'avoir pas l'adresse ou le courage de communiquer ses sentiments, ou d'éprouver les sentiments mêmes qu'il n'ose avouer. Or la bouderie revêt deux formes : l'une agressive, l'autre défensive. Ainsi la bouderie vis-à-vis des autres se traduit tantôt par des rebuffades, par des paroles aigres ou de mauvaises querelles, tantôt par une attitude humiliée, par un silence morne et découragé; et la bouderie vis-à-vis de soi-même est tantôt une rage folle qui s'exerce sur les sentiments qu'on

éprouve, ou un état d'exaspération, tantôt un dépit secret et résigné.

I

Étudions d'abord la bouderie agressive. L'humeur bourrue et chagrine est au fond une fierté maladroite. Le timide s'indigne de sa faiblesse; il ne veut pas être plaint; il ne souffre pas moins de la compassion devinée que des affronts subis. Il rebute les gens comme pour leur refuser le droit ou leur ôter l'envie de s'attendrir sur son compte. Sa mauvaise humeur est une conséquence naturelle de la gêne qu'il éprouve, et ainsi elle la décèle en voulant la cacher. Il est naturel même que la bouderie du timide prenne la forme agressive : chercher querelle aux autres, quand on s'en veut à soi-même d'une impression de malaise dont ils ne sont que l'occasion, est-il rien de plus humain?

Mais, d'autre part, être railleur, grognon et bourru n'implique pas nécessairement qu'on éprouve les sentiments qu'une telle attitude évoque. Les esprits les plus enclins à la moquerie sont loin d'être toujours les plus affranchis de la bienveil-

lance et du respect. La raillerie ne prouve pas du tout l'affranchissement de l'esprit à l'égard des personnes et des choses qu'on raille; elle n'est pas nécessairement l'irrespect, elle peut être simplement le correctif du respect; j'entends la protestation secrète de l'âme contre un respect qu'on juge tyrannique et envahissant, ou encore dont on est gêné devant les autres, parce qu'on ne sait comment le leur faire partager. Ainsi on raille les poètes, et, parmi les poètes, on raille le plus souvent ceux qu'on admire le plus : c'est des tragédies, des grandes pièces lyriques qu'on fait surtout la parodie. On raille encore les sentiments les plus chers et les plus précieux : l'amour, l'amour maternel. L'esprit éprouve le besoin de se venger des servitudes du cœur. On se fait bien noir, bien méchant, alors qu'on est bon, foncièrement et naïvement bon. On peut donc de même aspirer en secret à la sympathie d'autrui, et faire comme si on voulait s'aliéner cette sympathie.

Tel est le cas du timide. Son attitude n'est pas hypocrite et menteuse; elle n'est qu'équivoque. Elle traduit, si j'ose dire, ses sentiments à côté; elle laisse voir, au lieu de sa timidité même, le dépit qu'il en ressent. Le timide est sincère, mais compliqué dans les émotions qu'il éprouve; en

même temps qu'il les éprouve, il les juge, il les désapprouve et les désavoue; et il s'inquiète encore de l'effet qu'il produit sur les autres, et s'efforce d'atténuer et de corriger cet effet. Son attitude ne contredit pas ses sentiments, mais traduit la contradiction ou la complexité qui existe dans ces sentiments mêmes.

On a distingué deux sortes de bouderie agressive : la bouderie vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres. En fait, elles ne se séparent pas, et l'une engendre l'autre. Le timide est bourru envers les autres parce qu'il est mécontent de lui-même, et inversement il boude ses sentiments par cela seul qu'ils ne rencontrent point la sympathie des autres. La mauvaise humeur est toujours double : on en veut en même temps à soi-même et aux autres.

Toutefois on peut théoriquement distinguer deux cas : celui où la timidité, entendue comme la crainte des autres, change la nature de nos sentiments, et celui où la nature de nos sentiments produit la timidité ou la crainte des autres.

Le premier cas est le plus connu. Benjamin Constant l'a bien analysé.

« La timidité, dit-il, refoule sur notre cœur les

impressions les plus profondes, dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou par une ironie plus ou moins amère, *comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur de ne pouvoir les faire connaître.* » (*Adolphe.*)

Quand le timide s'acharne sur ses sentiments avec une rage mauvaise, quand il prend le parti de les railler le premier, quand il s'efforce même de les arracher de son cœur, n'éprouve-t-il d'autre sentiment que le dépit de ne pouvoir les faire partager ou comprendre? La timidité n'est-elle qu'une mauvaise honte? C'est ainsi qu'on se la représente d'ordinaire. « Parler, dit Vigny, de ses opinions, de ses amitiés, de ses admirations avec un demi-sourire, comme de peu de chose, que l'on est tout près d'abandonner pour dire le contraire : vice français. » (*Journal d'un poète.*)

Nous croyons que la timidité s'explique sans doute ainsi, mais seulement en partie. Il faut considérer le cas où nos sentiments ne dérivent point de la crainte des autres, mais engendrent eux-mêmes cette crainte. La timidité n'est pas seulement une mauvaise honte, elle est encore une sorte de pudeur.

On a parlé d'une « certaine timidité toute française qui retient l'expression des vérités morales sur les lèvres des mieux intentionnés, des meilleurs parmi les éducateurs ». Cette timidité n'est point la sottise peur des railleries, mais la crainte de profaner ses opinions et de les exposer aux outrages, celle de ne pouvoir les rendre ou de les rendre mal, celle de paraître déclamatoire et outré, quand on est sincère. La timidité n'est souvent qu'une gêne à exprimer ses sentiments et à s'y livrer. Une sensibilité fine et nuancée ne peut pas se traduire et ne veut pas se trahir ; elle se fait donc voilée et discrète, ou elle se dérobe entièrement et se déguise. Il arrive au timide de cacher ses sentiments sans avoir à en rougir, de peur seulement qu'on se méprenne sur leur nature et leurs nuances. On ne peut dire qu'il soit réservé, secret ; il se ferait volontiers connaître, mais il ne veut pas qu'on le méconnaisse. Il n'avoue pas ses sentiments, quoiqu'ils soient très avouables, et alors même qu'ils lui font honneur, justement parce qu'il veut, non s'en faire honneur, mais en goûter la saveur naturelle et pure. C'est un délicat, non un vaniteux. Le trait suivant, emprunté au journal de Marie Bashkirtseff, caractérisera cette humeur malaisée à définir.

« J'irai au Musée demain, seule. On ne saurait croire ce qu'une réflexion niaise peut avoir de blessant en face des chefs-d'œuvre. C'est douloureux comme un coup de couteau, et, si l'on se fâche, on a l'air trop bête. Et enfin, j'ai des pudeurs qu'on ne s'expliquera peut-être pas. Je ne voudrais pas qu'on me vît admirant quelque chose; enfin j'ai honte d'être surprise manifestant une impression sincère; je ne sais m'expliquer ici.

« Il me semble qu'on ne peut sérieusement parler de quelque chose qui vous a remué qu'avec quelqu'un avec qui on est en parfaite communion d'idées. On cause bien avec... Tenez! Je cause bien avec Julien qui n'est pas une bête, mais il y a toujours une pointe d'exagération, pour que l'enthousiasme par exemple ait un côté moqueur qui vous mette à l'abri de la raillerie, quelque légère qu'elle soit. Mais recevoir une impression profonde, et la dire sérieusement, simplement, comme on l'a sentie... Je ne me figure pas que je le pourrais à d'autres qu'à quelqu'un que j'aimerais complètement... Et si je le pouvais à un indifférent, cela créerait immédiatement un lien invisible, et qui gênerait fort après; on semble avoir commis une mauvaise action ensemble.¹ »

1. La boutade suivante résume toute cette page : « Et puis,

Il ressort de cette subtile analyse que la timidité peut uniquement provenir de l'incapacité de rendre des pensées et des sentiments d'un tour original et d'un accent personnel, et se trouver entièrement exempte d'amour-propre et de fausse honte. La timidité, qu'on a appelée un vice et un « vice français », est la déformation des sentiments produite par la crainte de l'opinion. Mais il y a une autre timidité, qui est le secret gardé des émotions intérieures. Ne faut-il pas dire, pour être juste, que c'est là aussi une qualité de l'âme française? « L'Allemand, dit Stendhal, n'a pas la pudeur de l'attendrissement. » Le même reproche ne peut être adressé à ces Français qu'on dit si légers : ils ont le respect de leurs émotions, et le poussent même jusqu'à l'excès.

Distinguons donc soigneusement de la timidité qui n'est qu'une fausse honte celle qui est une pudeur. Ces sentiments différents revêtent une forme commune : la bouderie agressive. Cette bouderie elle-même se traduit tantôt par une raillerie inoffensive, légère, qui s'exerce sur les choses plutôt que sur les personnes, et sur la per-

une émotion qu'on partage avec tout le monde, c'est comme de pleurer dans un mouchoir qui ne serait pas à vous, je trouve » (Goncourt : *Renée Mauperin*).

sonne du railleur plutôt que sur celle des autres, tantôt par une raillerie amère, offensante et injuste, tantôt par une ironie froide et contrainte, par « une certaine absence d'abandon » et « une difficulté de causer sérieusement ». (Benjamin Constant.) Ainsi la bouderie, qui répond déjà à des sentiments divers, revêt elle-même des formes diverses. Il ne faut pas y croire : elle donne l'illusion de la hardiesse, et elle est un effet de la timidité. Le timide, moins que personne, ne peut être jugé sur l'apparence : il fait grand cas de la sympathie des autres, quand il paraît en faire fi ; il ne rebuiterait pas les gens s'ils lui étaient indifférents ; et il se dépîte contre lui-même, quand on lui croit du dédain pour eux.

Si la bouderie agressive du timide n'est qu'une attitude, il en faut dire autant de sa bouderie défensive ou de son humilité. Le timide le plus connu, sinon le plus commun, celui qui s'efface et rentre sous terre, n'est qu'un faux humble, comme le timide arrogant n'est qu'un faux brave. Les airs cavaliers ne prouvent pas l'irrespect ; l'air gêné ne prouve pas davantage la modestie. C'est ce qu'atteste cette fine remarque d'Eliot : « La timidité (extérieure) d'un garçon n'est nullement un signe de respect évident ; et tandis que

vous lui faites des avances encourageantes dans la pensée qu'il est accablé par la conscience de votre sagesse, il y dix à parier contre un qu'il vous trouve ennuyeux. » (*Le Moulin sur la Floss.*)

Le timide peut se résigner en un sens à paraître aux yeux des autres ce qu'il n'est pas. Il se console d'être mal jugé; c'est qu'au fond il n'accepte pas les jugements qu'on porte sur lui, mais les révisé intérieurement. Son amour-propre le venge de l'effet qu'il produit, en même temps que sa paresse trouve son compte à jouer dans le monde un rôle effacé. « Je vois de plus en plus, dit Stendhal, que la vanité est faible chez moi. Je ne m'en sauve que par l'orgueil, comme dit Vauvenargues. » Nous pouvons souffrir en effet dans notre vanité de n'être pas appréciés à notre valeur, mais le sentiment de notre valeur méconnue a aussi sa douceur secrète, et l'orgueil satisfait ne sent plus les petites piqûres de l'amour-propre.

Le timide qui s'efface devant les autres ne se juge pas pour cela inférieur aux autres; comme le Disciple de Bourget, cet « égotiste absolu, doué d'une extraordinaire énergie de dédain à l'égard de tous », il serait plutôt tenté de dire : « Je me sentais différent (des autres) d'une différence que

je résumerai d'un mot : je croyais les comprendre tout entiers, et je ne croyais pas qu'ils me comprennent. » Le timide se raidit intérieurement contre les humiliations qu'il subit. Il se juge méconnu, incompris, et s'accorde à lui-même l'estime qu'il se persuade que les autres ne lui refuseraient point s'ils pouvaient le connaître. « Dans l'ordre de la sensibilité, comme dans celui de la pensée, dit le même personnage de Bourget, j'ai eu presque aussitôt l'impression que je ne pouvais me livrer tout entier. J'apprenais, à peine né à la vie intellectuelle, qu'il y avait en nous un obscur élément incommunicable. Ce fut d'abord chez moi une *timidité*. Cela devint par la suite un *orgueil*. Mais tous les orgueils n'ont-ils pas une origine analogue ? Ne pas oser se montrer, c'est s'isoler ; et s'isoler, c'est vite se préférer. »

L'orgueil peut donc se cacher sous les dehors de l'humilité. Nous ne disons point pourtant que l'orgueil soit inhérent à la timidité : selon nous, il n'en est pas l'effet, il n'en est pas non plus le principe ; mais il peut très bien s'y ajouter par surcroît. Le timide, en tant que tel, n'est pas orgueilleux ; mais il peut être doublé d'un orgueilleux. Le timide renonce à se faire valoir, mais il n'oublie pas ce qu'il vaut, et il peut encore s'exa-

gérer ce qu'il vaut. Il reste extérieurement humble, puisqu'il ne prétend point que les autres aient de lui une bonne opinion; mais il est secrètement orgueilleux, puisqu'il a de lui-même une bonne, et souvent une trop bonne opinion. L'orgueil secret du timide a même ceci de particulier qu'il est irréductible : les jugements des autres n'ébranlent point en effet la confiance qu'il a en lui-même

Le contraste entre l'attitude humiliée du timide et ses sentiments de fierté intérieure est analogue à celui qu'on a signalé entre sa bouderie agressive et ses sentiments de bienveillance et de respect. Le timide aspirant à la sympathie d'autrui, sans pouvoir l'atteindre, conçoit, suivant son humeur, du découragement ou du dépit. Le découragement se traduit par l'humilité, le dépit par la hauteur : mais ni l'une ni l'autre de ces attitudes n'exprime les sentiments vrais du timide.

II

Dès lors une nouvelle question se pose : le timide n'est-il pas toujours faux? Il est faussement humble et faussement bourru, et on ne se

tromperait guère en lui attribuant des sentiments exactement contraires à ceux qu'il fait paraître. La simulation fait-elle donc partie de sa nature, ou son attitude seule est-elle mensongère?

On serait tenté de croire que la timidité développe la duplicité. La duplicité, n'est-ce pas, entendu au sens moral, ce dédoublement du moi qui nous a paru la caractéristique de la timidité? On a parlé d'« étranges plaisirs de simulation désintéressée », qui se rattacheraient à la « complication sentimentale », laquelle est elle-même un effet de l'égotisme du timide.

« Il m'est arrivé, dit le Disciple de Bourget, de raconter à mes camarades toutes sortes de détails inexacts sur moi-même, sur mon endroit de naissance, sur l'endroit de naissance de mon père, etc., et non pour me vanter, mais pour *être un autre*, simplement. J'ai goûté plus tard des voluptés singulières à étaler les opinions les plus opposées à celles que je considérais comme la vérité, pour le même bizarre motif. Jouer un rôle à côté de ma vraie nature m'apparaissait comme un enrichissement de ma personne. »

Un timide avéré, Rousseau, a eu le goût de ces mystifications étranges; on ne compte plus les mensonges des *Confessions*.

Et pourtant Rousseau n'a rien plus à cœur que d'être sincère, et paraît l'être vraiment. Je crois plutôt à sa folie qu'à sa fausseté. Les *Confessions* peuvent être regardées comme un livre d'une sincérité absolue, puisqu'aussi bien la sincérité n'est point l'exactitude matérielle des faits. On remarque encore que d'autres timides, comme Stendhal, ont eu l'horreur du faux en tout genre, et par exemple du déclamatoire, de l'outré; de là, chez eux, le souci scrupuleux de la notation précise, et le goût de l'analyse sèche, impitoyable de vérité et de justesse.

Cette manie de simulation et cette passion du vrai peuvent-elles donc se rencontrer ensemble? Et sont-elles également liées à la timidité?

Peut-être. Je distinguerais volontiers deux sortes de sincérité : l'une envers les autres, l'autre envers soi-même. Il se peut que le timide ait seulement la seconde, qu'il tienne pour insignifiants ses actes extérieurs, qu'il se montre inconséquent, bizarre et différent de lui-même dans sa conduite envers les autres. Il se laisserait aller à des actions qui lui répugnent et par exemple au mensonge, non par indifférence morale, mais par mépris pour la comédie humaine, au rebours de ceux qui, vivant pour les autres, ont une con-

duite irréprochable, mais des sentiments qui la démentent.

On peut d'ailleurs donner une explication, complémentaire et plus simple, des mensonges du timide, en distinguant en lui, comme on a fait en Dieu, une volonté *antécédente* et une volonté *conséquente*. Le timide veut *antécédemment* être vrai, et se montrer tel qu'il est; mais, comme il n'y réussit point, comme son attitude le trahit, il veut qu'on n'en croie pas cette attitude, et il en prend *conséquemment* une autre, toute contraire, qui paraît hypocrite et menteuse, mais qui est, dans son intention, seulement destinée à corriger la première.

Rappelons encore que le timide est hanté de l'idée de la perfection; il veut donc être entièrement naturel, et rigoureusement juste dans l'expression de ses sentiments et de ses pensées; mais cette préoccupation même lui fait manquer le but; alors il se dépite, et, ne pouvant être vrai, comme il l'entend, il se complaît dans le mensonge paradoxal et fou.

La timidité est donc liée, directement à la sincérité, et indirectement au mensonge. Le timide veut être vrai, et ne sait être que faux. Le taxer d'hypocrisie, c'est le juger en gros et trop sévère-

ment, c'est commettre l'éternel sophisme de la philosophie paresseuse, c'est refuser de pénétrer les natures complexes, les déclarer incompréhensibles et conclure qu'elles n'existent pas. La timidité est si peu la dissimulation qu'on pourrait la définir souvent l'incapacité d'être naturel provenant d'un désir trop scrupuleux de le paraître.

En résumé, le timide, se renfermant en lui-même, prend l'habitude de voir clair dans son âme, et est sincère dans ses sentiments et dans ses pensées; mais, par contre, il demeure fermé aux autres, et étant en outre prévenu contre eux, il manque à leur égard de cordialité, d'abandon et de franchise; il les indispose et les déçoit par son attitude; il les leurre et il les trompe. Il joue vraiment un double personnage, et se laisse prendre à son rôle.

CHAPITRE VI

LES TIMIDITÉS SPÉCIALES

- I. — La timidité pratique et la hardiesse spéculative des intellectuels. — Cette dernière est plus apparente que réelle. Elle se croit inoffensive et n'existe qu'en raison de cette croyance. — Inconséquence des intellectuels : le désaccord des principes et de la conduite. — La timidité intellectuelle proprement dite : répugnance des esprits à user de toute leur raison et à la suivre en toutes choses. — Effets de la timidité sur l'intelligence : développement de l'originalité, de l'intransigeance des opinions, etc.
- II. — La timidité intellectuelle et l'audace pratique des hommes d'action. — Leurs rapports. — Les audaces du timide : il ne suit que sa volonté, mais il a en vue d'assurer l'indépendance de ses résolutions plus que le succès de ses actes. — C'est un caractère, mais un caractère *en dedans*. — La timi-

dité pratique proprement dite : répugnance de la volonté à donner toute sa mesure.

III. — La timidité intellectuelle et pratique des sentimentaux et leur hardiesse de cœur. — Leur hardiesse consiste à ne suivre que leurs sentiments, leur timidité à ne pas faire passer leurs sentiments dans leur vie. — La timidité sentimentale proprement dite : répugnance à suivre ses sentiments.

On a considéré jusqu'ici la timidité en général. Mais en fait il n'existe que des timidités particulières. Le détail de ces timidités irait à l'infini; mais on peut en étudier les principaux types. Nous en distinguerons trois : la timidité des intellectuels, — des hommes d'action, — des sentimentaux.

I

On est presque toujours timide dans un sens et hardi dans un autre. Il semble que, par une loi de compensation, la timidité pratique soit liée par exemple à la hardiesse spéculative. Rien de plus commun que « la rencontre d'un cerveau tout-puissant dans le domaine des idées, et d'un naïf, d'un *timide*, presque d'un comique dans l'ordre des faits ». Bourget, analysant ce qu'il appelle

« la sensibilité animale des hommes d'intelligence », définit ceux-ci « des hommes gauches, malhabiles à la vie pratique, ... que l'action désorientée, et pour qui le moindre ennui physique devient un malheur véritable ». Ils iraient « au martyre pour leurs convictions, avec la fermeté d'un Bruno ou d'un Vanini », et à la pensée d'un dérangement à subir, d'un voyage à entreprendre, ou « d'aussi médiocres tracas », ils se sentent « saisis d'une sorte de détresse animale ¹ ». Carlyle est le type accompli de ce genre de timides. « Jamais homme ne fut aussi désarmé devant les soucis matériels. La seule pensée d'entrer dans une boutique le rendait malheureux... L'idée de se commander un habit et de s'acheter des gants l'anéantissait. La pensée de partir après son mariage, seul avec sa femme, lui paraissait purement et simplement inadmissible ². »

Une timidité analogue, mais plus pondérée, plus calme, apparaît chez Descartes, chez Spinoza, chez Kant. Lorsqu'ils s'enferment dans la solitude, ces penseurs n'ont pas seulement le légitime souci de s'assurer l'indépendance et les loisirs

1. Bourget, *le Disciple : portrait d'Adrien Sixte*.

2. Arvède Barine, *Portraits de femmes : Madame Carlyle*. Hachette.

nécessaires à leurs travaux; ils ont l'isolement farouche, ils se disent indifférents aux hommes qu'ils croisent dans les rues comme aux arbres des forêts ¹, ils sont « presque absolument étrangers aux affections ordinaires de la vie » (Bourget). Leur existence extérieure se déroule dans un cercle étroit d'habitudes machinales, d'occupations et de distractions régulières. Ils sont ce que le vulgaire appelle irrévencieusement des maniaques.

Si l'on réfléchit bien à ce caractère timide des penseurs qui les porte à fuir la vie, on sera tenté de croire que ce caractère influe sur leur esprit, et qu'ainsi il faut en rabattre de la hardiesse même de leur pensée. Cette hardiesse, en tout cas, leur pèse : quand ils s'en rendent compte, ils en redoutent les suites.

De plus ils ne sont si hardis dans la spéculation que parce qu'ils la tiennent systématiquement en dehors des questions pratiques. Ainsi le doute de Descartes n'atteint point les opinions reçues en politique, en religion, en éducation et en morale; il est d'ordre exclusivement spéculatif et logique. Il paraît téméraire et l'est en effet, en soi et pour

1. Descartes, *Lettre à Balzac*.

nous; mais combien il se croit pourtant et veut être réservé et prudent!

Descartes avoue sa répugnance à écrire un livre, à s'engager dans la polémique; il évite les questions brûlantes; en politique, il serait « marri » de passer pour « brouillon »; il « a toujours craint d'être mal noté par l'Église, et on lui voit prendre sur cela des précautions qui vont jusqu'à l'excès » (Bossuet). Ce penseur libre et profond a l'esprit timoré d'un conservateur. Il admet (à titre provisoire sans doute, mais ce provisoire a bien l'air d'être resté définitif) deux logiques : l'une, pour la spéculation, l'autre, pour l'action. Dans l'ordre de l'action, la vraisemblance suffit, et la tradition fait autorité; dans la spéculation, la vérité absolue est nécessaire, et la raison seule est notre guide.

Un philosophe contemporain distingue de même ce qu'il appelle le *doute réel et efficace* et le *doute logique*. « Cette distinction, dit-il, est capitale à mes yeux; elle justifie l'inconséquence si facile à relever entre les concepts rationnels et les maximes pratiques chez la plupart des hommes ¹. » Ainsi telle idée, que la raison tient

1. Sully Prudhomme, *Que sais-je?* p. 208.

pour absurde, comme celle du désintéressement, du libre arbitre, n'éveillera point de doute réel, efficace.

Tel est exactement le point de vue, je ne dis pas seulement de Descartes, mais des philosophes en général. Il est curieux de noter chez la plupart des penseurs une certaine défiance à l'égard de la spéculation, lorsqu'il s'agit des choses de la vie, d'ailleurs « les plus complexes, les plus malaisées à définir ». Leur timidité pratique a l'air de demander grâce pour la hardiesse de leur pensée.

L'attitude réservée d'un Descartes en face de toute tradition, autre que philosophique, peut, dira-t-on, être rapportée à l'influence de son siècle; je crois plutôt qu'elle était dans le tour de son esprit; je note en effet la même disposition chez les philosophes d'aujourd'hui qui ne seraient point tenus à tant de prudence. « Si je suis passablement hardi en pensée, dit Renan, je suis en pratique timide et cauteleux jusqu'à l'excès. » (Lettres de 1848.) « Je puis bien être hardie dans mes spéculations philosophiques, dit M^{me} Ackermann, mais en revanche j'ai toujours été extrêmement circonspecte dans ma conduite. » Taine, « cet homme d'une si intransigeante audace de

pensée, était devenu, dit Lemaître, énergiquement *conservateur*. (Le fut-il pour les mêmes affreuses raisons que Hobbes? On ne sait.) Et non seulement il refusa des obsèques civiles qui seules eussent été sincères, mais encore il ne se laissa point enterrer selon le rite de sa religion natale, ce qui n'aurait eu, dans l'espèce, qu'une très faible signification; il demanda — ou accepta — des funérailles protestantes. » On sait aussi qu'il avait fait donner à ses enfants une éducation religieuse.

Les penseurs, qui passent pour hardis, admettent donc, seulement à titre logique, et pour la satisfaction de leur esprit, toutes les conséquences de leurs principes, mais ils reculeraient épouvantés devant leur réalisation¹. Ceux qu'on appelle des révolutionnaires sont souvent en fait, témoin Rousseau, des esprits durs et hautains, et des caractères faibles et timides.

La timidité commune aux hommes d'intelligence consiste en ce qu'ils se récuseut comme incompetents ou désintéressés dans l'ordre de l'action, et se récuseut à tort, séparant artificiel-

1. « La philosophie de Taine se retrouve dramatisée dans le roman naturaliste; et l'on sait que le roman naturaliste lui faisait horreur. » (Lemaître.)

lement les principes de la conduite, et se trouvant d'ailleurs engagés malgré eux. Cette timidité, quoique intellectuelle par certains côtés, peut cependant, dans l'ensemble, être appelée pratique.

Il existe une autre timidité, proprement intellectuelle.

Il y a peu de ces « gens universels, dont parle Pascal, qui ne sont ni poètes, ni géomètres, etc., mais qui sont tout cela, et juges de tous ceux-là ». Le monde est plein d'esprits incomplets, systématiquement enfermés dans une sphère étroite, en dehors de laquelle ils n'osent pas user de leur raison. La timidité intellectuelle, voisine de la paresse, consistera à s'interdire une opinion personnelle sur les questions de bon sens dont tout le monde est juge. La timidité étant caractérisée par la recherche de l'absolu en toutes choses, la défiance excessive de l'esprit à l'égard de soi-même, l'abdication de la raison devant des problèmes qui ne la dépassent point, proviendra justement d'une conception trop haute de la certitude. C'est ainsi qu'on voit des savants de mérite qui gardent une candeur d'enfant devant les questions religieuses, politiques, etc. Si la timidité

intellectuelle est une compétence réelle qui s'ignore ou se dérobe, combien de bons esprits sont timides ! Les intelligences qui ne vont pas jusqu'au bout de leur pensée, ou celles qui, ayant une fois donné leur mesure, s'étant montrées, sur un point, personnelles, judicieuses et profondes, sont ensuite d'une crédulité grossière, et tombent dans le préjugé courant, à propos de questions analogues ou plus simples, pèchent-elles seulement par paresse, ne pèchent-elles pas encore par timidité ?

Mais la timidité n'a pas exclusivement sur les esprits une action en quelque sorte déprimante. On a constaté qu'elle se rencontre unie à la hardiesse de pensée. Cette rencontre n'est point accidentelle. Le timide est, intellectuellement, un isolé : s'il n'exerce point, il ne subit pas non plus d'influence sociale, il échappe à son milieu. Il est personnel ; et cela suffit à le faire paraître hardi, bien plus, à le rendre tel en effet, quoique à son insu et contre son gré. La timidité développe l'originalité de l'esprit qui, considérée du dehors, s'appelle la hardiesse.

Le timide, ne sachant point communiquer ses pensées, s'habitue à les développer en lui-même

et pour lui-même. Il ne prend pas le mot d'ordre de l'opinion; on dirait qu'il la brave; en réalité, il l'ignore ou la néglige. Voué par nature à l'isolement intellectuel, il trouve encore, à la réflexion, des raisons de s'y tenir, de « haïr et d'écarter le vulgaire profane ».

La solitude imprime à son esprit un tour particulier. Il contemple les idées en elles-mêmes, dans leur hauteur sereine; il ne considère point leur retentissement social, leur actualité, en un mot, tout ce qui les *futilise*, suivant le barbarisme énergique de Brunetière. Il conçoit toutes choses sous la forme de l'absolu; il est idéaliste.

Ce tempérament intellectuel a sa grandeur et même ses avantages pratiques. Il a aussi ses dangers. Il implique l'intransigeance, la raideur des opinions. Le timide ne tient pas compte des jugements d'autrui; il abonde en son sens. Son propre jugement est en défaut parce qu'il repose sur une expérience personnelle et partant étroite. Il a des idées fausses sur les hommes et les choses : c'est un utopiste. Ce n'est pas qu'il n'ait des intuitions heureuses : ayant l'habitude et le goût de l'analyse intérieure, il découvre les mobiles secrets des actes, le ressort mystérieux des âmes. Mais il ne comprend les autres qu'autant qu'ils lui ressem-

blent; il les connaît donc imparfaitement et commet des méprises énormes. Ses jugements sont empreints à la fois de naïveté et de profondeur.

Cependant il est intellectuellement quelqu'un : il peut être étroit et bizarre, il n'est point banal. M. Tarde, qui a écrit sur la timidité des pages ingénieuses et brillantes¹, la regarde avec raison comme une condition de l'originalité. S'il n'y a que deux types d'esprits : les inventeurs et les imitateurs, le timide serait de la race des premiers. Du moins la timidité ne laisse à l'esprit d'autre voie ouverte que celle de l'invention. Elle ne rend pas inventif sans doute, elle ne donne pas le génie; elle ôte simplement la faculté d'assimilation, mais par là elle crée le besoin de suppléer à cette faculté, elle tend les forces spontanées de l'esprit, elle suscite, sinon l'invention, du moins l'effort inventif.

En résumé, la timidité intellectuelle produit deux effets inverses : l'extrême défiance de l'esprit à l'égard de soi-même, lorsqu'il considère ses idées dans leurs conséquences pratiques, et l'extrême confiance de l'esprit en soi, lorsqu'il con-

1. *Les lois de l'Imitation*, Paris, Félix Alcan.

sidère ses idées en elles-mêmes, la crainte de l'opinion dans le domaine des faits, et le mépris de l'opinion dans celui de la pensée.

II

La timidité n'est point propre aux intellectuels. Les hommes d'action ont la leur. Ceux qui se montrent entreprenants, fermes et résolus dans leur conduite sont souvent des esprits simplistes, attachés à la coutume et aux préjugés, qui se défient de leur raison et en général de la raison. Ils ne s'embarrassent pas des principes; ils ont de la répugnance à analyser leurs idées, ils s'interdisent la réflexion comme oiseuse, incommode et troublante; ils ne veulent pas être pénétrés et ne se pénètrent pas eux-mêmes à fond. La force de leurs convictions vient en partie de ce qu'ils ne les discutent pas et ne les laissent pas contester. Ils jettent un voile discret sur tous les servages qu'ils subissent : servage de l'opinion, des influences sociales, servage des habitudes, du caractère individuel, des intérêts et des passions. Ils peuvent réunir toutes les qualités de l'esprit,

mais ils n'ont point l'esprit critique; ils ont le bon sens, ils n'ont point la raison.

Cette absence de critique, cette disposition à ne pas aller au fond des choses est souvent en outre un défaut dont on se pare; on la cultive comme un don, on s'en prévaut comme d'une supériorité. La timidité de pensée devient un orgueil; le bon sens épais se complaît en lui-même et se sait gré de ses ignorances.

La timidité intellectuelle des hommes d'action répond à la timidité pratique des penseurs. On a vu que les penseurs ne se permettent la hardiesse spéculative que parce qu'ils la croient pratiquement inoffensive, et que cette hardiesse est ainsi plus apparente que réelle. De même l'audace des hommes d'action serait moindre s'ils soumettaient à leur raison leurs motifs d'agir; cette audace repose donc au fond sur une timidité intellectuelle.

Mais il existe aussi une timidité d'action proprement dite. Cette timidité se laisse malaisément saisir. On peut se tromper sur sa nature, car elle produit justement l'illusion de l'audace. Essayons de l'analyser, mais commençons par la définir.

Au point de vue du caractère, qu'est-ce qu'être

timide? C'est ne pas savoir accorder sa conduite avec celle d'autrui, s'en rendre compte, et par suite se résoudre ou à ne point agir, ou à agir à sa tête.

Alors qu'elle renonce à agir, la volonté du timide n'abdique point : il lui plaît d'attendre et de choisir son heure; elle ne se trouve pas prête et se réserve. Le timide, vivant en lui-même, rumine ses motifs, combine ses actes. Il délibère longtemps sans pouvoir se résoudre; des tempêtes s'agitent sous son crâne; on le croit sans desseins; il médite sournoisement ses coups. Quand la crise volontaire éclate, il paraît sortir de son caractère; il ne fait qu'exprimer sa volonté latente. Ses sentiments longtemps comprimés se déchaînent. Il a laissé par exemple s'accumuler en son cœur une sourde colère contre une personne; un jour cette colère éclate pour un motif futile; elle paraît injustifiée; elle est naturelle pourtant, et aurait pu être prévue.

Quand le timide agit, c'est de même ainsi par à-coups. La volonté chez lui est explosive; elle ne sait point diriger et contenir son élan. C'est qu'elle ne se plie point aux circonstances, qu'elle ne consulte qu'elle-même, et cherche seulement à se satisfaire. Par suite elle est condamnée à ne

trouver qu'une satisfaction idéale; comme elle s'en rend compte, elle n'en cherche point d'autre; elle ne vise point le succès; elle n'attribue aux actes qu'une valeur secondaire, elle ne les considère que comme expression de son arbitre souverain. Pour mieux se maintenir dans la région supérieure de l'absolu, elle entend ne répondre que de ses intentions. Par une sorte de paradoxe et de défi, le timide veut être jugé d'après son caractère, non d'après sa conduite. Telle est la prétention constante de Rousseau.

Cette prétention est très logique. Le timide ne sait point se mettre en harmonie avec son milieu. Sa conduite sociale ne donne pas l'idée de son caractère individuel. Il soutient donc avec raison tantôt que ses actes, qui du dehors paraissent les plus graves, sont en eux-mêmes indifférents, n'exprimant point directement sa volonté, tantôt que ses actes, jugés les plus insignifiants, reflètent son caractère tout entier. Il ne veut pas être jugé sur les apparences les plus fortes, et il voudrait l'être sur les moindres indices. Comme il suit une logique intérieure, il paraît fantasque, incompréhensible aux autres, et le paraît d'autant plus qu'il est plus fidèle à lui-même et à son caractère. Il est une troublante énigme, et produit une impres-

sion pénible sur ceux mêmes qui l'estiment et qui l'aiment; témoin Rousseau, témoin Le Tasse (d'après Goethe).

Au reste il ne comprend pas mieux les autres qu'il n'en est compris. Il ne s'en prend pas à lui-même d'être méconnu; il accuse les autres; il se croit l'objet d'une persécution imaginaire, et il devient provocant et injuste¹.

La timidité développe donc en un sens la personnalité : elle l'aigrit, la rend défiante, ombrageuse, jalouse, et, à l'occasion, combative. Il semblerait qu'elle dût abolir entièrement la volonté. En effet, elle la frappe d'impuissance et la décourage d'agir. Le timide est toujours en conflit avec les autres hommes : il les prend à rebours, parce qu'il n'entre point dans leur caractère. Ou il brave leur jugement, affirme sa volonté à l'encontre de la leur, se montre autoritaire, cassant, violent et obstiné; ou il leur cède tous ses avantages, ne sait pas se défendre, abandonne la lutte. Mais par là même qu'elle rend la volonté inefficace et lui donne le sentiment de son inefficacité, la timidité replie en quelque sorte le caractère sur lui-même, développe son énergie intérieure. Elle opère la dissociation de la résolution

1. Voir Rousseau : les *Confessions*, 2^e partie, et Goethe : *Torquato Tasso*.

et de l'action, et tend à fortifier l'une autant qu'à réduire l'autre.

En somme la timidité du caractère est analogue à celle de l'esprit. Elle est l'extrême confiance de la volonté en elle-même et dans ses motifs, et le manque d'assurance, de fermeté et de suite dans la conduite. Elle est le développement aigu de la personnalité, non de celle qui s'affirme au dehors par des actes, mais de celle qui s'agite et s'établit au dedans de nous, en dépit et souvent au rebours et à l'encontre des circonstances extérieures, du milieu social. Elle est finalement la volonté qui se console de son impuissance à agir par l'inébranlable fierté de ses résolutions intérieures.

On n'étudiera point les formes particulières de la timidité d'action. Il suffit d'en indiquer le principe. De même que la timidité intellectuelle est une compétence qui s'ignore, la timidité d'action est une habileté réelle qui n'ose se produire. On sait les inconvénients de la division du travail : pour une capacité qu'elle développe, elle crée une foule d'incapacités. Chacun s'enferme dans une sphère d'activité étroite, et n'en veut plus sortir. Il en résulte, non pas seulement un abaissement de l'intelligence, mais une diminu-

tion du courage. La volonté se défie d'elle-même, ne connaît plus tout son pouvoir, cesse de l'exercer, et le perd. On entrevoit sans peine toutes les formes que peut prendre cette incapacité imaginaire.

III

Le cœur a sa timidité, comme le caractère et l'esprit. Les natures sentimentales semblent même particulièrement vouées à la timidité. Elles s'effarouchent de l'action, qui a ses exigences brutales, et de la pensée pure, dont elles ne comprennent pas le détachement hautain.

On voit que la sentimentalité s'accompagne souvent d'une grande puissance d'abstraction. Des personnes, douées d'une bonté exquise, traversent, sans une souillure, sans une diminution d'elles-mêmes, les milieux les plus déformants et les plus grossiers. Elles vivent parmi des êtres cupides, brutaux, ou simplement communs, fermés aux pures émotions du cœur, et trouvent là l'emploi de leurs besoins d'affection. Or, si on ne les suppose point entièrement aveugles, il faut bien admettre qu'elles échappent à l'écoeurement et au dégoût par une timidité pra-

tique qui devient, à la longue, une résignation fataliste aux conditions de la vie, et aussi par une timidité intellectuelle qui consiste à ne pas s'arrêter aux pensées pénibles et à ne les approfondir jamais.

La timidité de pensée en particulier apparaît clairement chez les sentimentaux, soit qu'ils s'alarment des moindres libertés de l'esprit, et tiennent pour offensante et dangereuse toute idée qui paraît contredire les croyances où ils ont mis leur cœur, soit qu'ils se prêtent, comme à un jeu, aux plus grandes hardiesses spéculatives, et montrent un esprit pénétrant et profond, mais à la condition étrange de ne l'appliquer jamais aux questions dans lesquelles leur cœur a pris parti. C'est ainsi que souvent les croyances religieuses survivent dans les âmes, soutenues par le sentiment, et vainement ébranlées par la raison.

Dans l'ordre affectif, le timide est celui qui ne peut et se rend compte qu'il ne peut ni partager les sentiments des autres ni leur faire partager les siens. Il prend donc le parti de fermer son cœur, c'est-à-dire qu'il ne livre point ses sentiments en pâture à la curiosité d'autrui, qu'il les soustrait à l'indifférence, à la raillerie et au dédain, qu'il craint d'en altérer la pureté par le

contact avec la foule, les cultivant d'ailleurs en lui avec un soin jaloux, se livrant exclusivement à leur inspiration, sentant, si j'ose dire, avec son cœur et ne percevant point ses émotions à travers celles d'autrui. En un mot, il est une personnalité sentimentale qui se défend par la froideur, mais par « une froideur apparente, où il y a de la pudeur, et les sentiments vrais en ont besoin », et où « il entre aussi du dédain, bonne monnaie pour payer les choses humaines ». (Vigny.)

Il y a un égotisme en affection qui consiste à ne suivre que son cœur. Le timide sentimental a cet égotisme : il n'entre point en sympathie avec les autres, même avec ceux qu'il aime, parce qu'il les aime, et s'obstine à les aimer, à sa façon, non à la leur. Il s'applique à être sincère, c'est-à-dire à être entièrement lui-même. Ses sentiments sont ce qu'ils sont : il n'en retranche rien, il n'en atténue rien. Il pourra faire à son milieu toutes les concessions, sans engager par là ses sentiments. Il pourra aussi rebuter les gens par une franchise dure et tranchante, qui pourtant n'exclut pas la tendresse. Il ne se dépouille donc jamais de sa personnalité et ainsi n'entend point, si j'ose dire, la pratique de l'affection. Il ne réussit ni à se faire aimer ni à faire agréer son amour. Il

dépite ou irrite les autres, et il en vient lui-même à se défier de son cœur. Il refoule alors en lui ses sentiments, il ne leur fait point dans sa vie la place qu'ils ont dans son âme, il ne leur trouve point d'emploi.

La timidité dissocie les sentiments et la conduite, exalte les uns et réduit l'autre. Le timide suit son cœur, en ce sens qu'il laisse se développer en lui une sentimentalité farouche, intranquillante et hautaine, et il se défie de son cœur, en ce sens qu'il se détourne des actes, auxquels ses sentiments sembleraient devoir le porter.

Il a une foi absolue dans ses sentiments, et une répugnance à s'y livrer, ou, plus exactement, à les livrer, à les produire au grand jour; il les cultive en son cœur, il ne sait pas les faire fleurir et s'épanouir dans sa vie; il en goûte le charme dans sa pureté idéale, mais il se désintéresse de leur objet ou de leur fin réelle.

La timidité sentimentale revêt elle-même bien des formes différentes, dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer. Disons seulement qu'elle est la répugnance à suivre tel ou tel des sentiments qu'on éprouve, soit parce que ce sentiment est d'une vitalité trop faible, et qu'on ne se sent pas porté et entraîné par lui, soit parce qu'au

contraire il est de ces sentiments profonds et intimes, sur lesquels, comme on dit très bien, on n'entend pas raison, et auxquels on ne souffre pas qu'il soit porté atteinte; c'est ainsi que le cœur le plus noble et le plus courageux a ses timidités, est faible et vulnérable par quelque endroit.

En résumé, on observe une analogie parfaite entre les formes diverses de la timidité : les types de timides que nous avons distingués, l'intellectuel, le volontaire, le sentimental, présentent des caractères communs et évoluent selon les mêmes lois.

CHAPITRE VII

CONCLUSIONS PRATIQUES. — S'IL FAUT GUÉRIR DE LA TIMIDITÉ ET COMMENT ON EN GUÉRIT

- I. — La valeur morale de la timidité. — Qui est compétent pour la déterminer?
- II. — La timidité spontanée est normale, en tant qu'elle est liée à l'apprentissage des fonctions psychiques. Il est bon d'avoir à la surmonter. Elle est un stage utile. — La timidité systématique est toujours partielle. Elle a des effets heureux. Exemple : relation de la timidité et de la vocation artistique. — Les qualités intellectuelles et morales dérivées de la timidité.
- III. — La timidité spontanée est une souffrance. On peut contester son utilité ; on constate même qu'elle est nuisible. — La timidité systématique, favorable en un sens à la vocation artistique, ne laisse pas de nuire à l'art. Les défauts qu'elle engendre.

CONCLUSION : La timidité n'est ni une vertu, ni un vice. Elle est un fait psychologique dont il s'agit de tirer moralement parti.

IV. — On peut s'en rendre maître de deux manières : 1° par la familiarité (Vauvenargues); — 2° par la raison. — La timidité n'arrive pas logiquement à se poser : elle est inconséquente, contradictoire. — Elle ne peut moralement se défendre, si ce n'est comme état de transition. Elle est liée à la jeunesse et doit disparaître avec elle. — De quelle façon elle doit disparaître. — Ce qu'il en faut garder.

I

Nous ne nous en tiendrons pas à l'analyse psychologique de la timidité, nous en aborderons l'étude au point de vue moral.

La timidité est-elle un bien ou un mal, une crise normale ou une disposition malade, ou est-elle à quelque degré l'un et l'autre? Doit-elle être encouragée ou combattue, ou les deux ensemble, et par quels moyens, et dans quelle mesure? Cette question, étrangère à la psychologie, a son intérêt pour l'éducateur et le moraliste. On aurait le droit sans doute de ne pas la poser; mais il vaut mieux peut-être essayer de la résoudre.

Le timide tient la timidité pour un mal; mais il a contre elle des griefs personnels; il la condamne parce qu'il en souffre. D'ailleurs, si on le pressait, on lui ferait avouer peut-être qu'il chérit son mal; il n'échangerait pas en effet son lot contre celui de l'effronté; il a la fierté de ses sentiments, et il se sent secrètement bon gré des tourments qu'il endure. Récusons donc son jugement comme partial et de plus contradictoire. Ceux qui n'ont pas de la timidité une expérience directe sont encore moins aptes à la juger. Au reste, ils sont, eux aussi, prévenus : la timidité les confond, les indispose ou les irrite, comme tout ce qui demeure incompréhensible. La meilleure condition pour juger la timidité serait de l'avoir éprouvée et de s'en être guéri : c'est ainsi que, selon Renan, pour aborder avec compétence la critique des religions, il serait bon d'avoir expérimenté tour à tour la foi naïve et l'incrédulité raisonnée.

En résumé, tout jugement moral que l'on porte sur la timidité vaut exactement ce que vaut la connaissance psychologique qu'on en a. Partons donc de celle que nous avons acquise.

II

Prenons d'abord à rebours l'opinion courante, et montrons que la timidité n'est pas, ou du moins n'est pas exclusivement, un mal. Étudions tour à tour à ce point de vue la timidité brute et la timidité systématique.

La timidité spontanée est un fait normal, qui a sa raison d'être et même ses conséquences heureuses. Résultant de l'incoordination psychique, elle doit naturellement se produire à l'origine de tout état psychologique, et durer autant que dure l'organisation de cet état. L'automatisme (et par ce mot j'entends l'activité, consciente ou non, complexe ou simple, qui est complètement organisée, et s'exerce sans hésitation, sans effort) pourrait seul exclure la timidité. On a vu qu'en fait la timidité n'a prise que sur les opérations volontaires et réfléchies. Elle marque l'apprentissage de ces opérations. Or il faut que cet apprentissage ait lieu. On ne rencontre pas d'emblée, au moins d'ordinaire, l'effort intelligent qui exécute d'une façon parfaite un acte donné; on est d'abord embarrassé et gauche, et la timidité est la conscience de cette gaucherie.